

MÉTAMORPHOSES DE L'ITALIE DEPUIS 1945

10 GRANDS TÉMOINS RACONTENT

Emma Bonino

Gherardo Colombo

Gianluca Marchi

Giuseppe Berta

Giacomo Marini

Giuliano Amato

Cécile Kyenge

Dario Rivolta

Luciana Castellina

Vincino

Anne Tréca Perissich

**MÉTAMORPHOSES
DE L'ITALIE
depuis 1946**

par Anne Tréca Perissich

SOMMAIRE

- p. 9 ■ Introduction, par Anne Tréca Perissich.
- p. 29 ■ Giuseppe Berta, professeur d'histoire industrielle.
Les belles années du miracle économique.
- p. 44 ■ Luciana Castellina, femme politique et auteure.
Communisme à l'italienne.
- p. 55 ■ Vincino, dessinateur de presse satirique.
Les années de plomb.
- p. 66 ■ Emma Bonino, femme politique et militante
des droits civiques.
De nouveaux droits pour les Italiennes.
- p. 76 ■ Gherardo Colombo, éditeur, ancien magistrat.
Opération « Mains propres ».
- p. 86 ■ Gianluca Marchi, journaliste et éditorialiste.
L'ascension de la Ligue du Nord.
- p. 99 ■ Dario Rivolta, expert en relations internationales.
Le berlusconisme.
- p. 111 ■ Giacomo Mariani, patron et fondateur de P&C Products.
Le dynamisme des PME, une ressource italienne.
- p. 122 ■ Giuliano Amato, juge à la Cour constitutionnelle,
ancien président du Conseil.
La nostalgie des vieilles lire et le désamour pour l'Europe.
- p. 131 ■ Cécile Kyenge, députée au Parlement européen.
Les nouveaux Italiens.

INTRODUCTION

Anne Tréca Perissich

9

J'habite en Italie depuis vingt ans. J'ai la double nationalité française et italienne. J'ai vécu d'abord à Milan et ensuite à Rome. Le centre économique de la péninsule et sa capitale officielle. La Ville éternelle dont Fellini disait qu'elle était la ville de toutes les illusions parce que c'est la capitale de la politique, de la religion et du cinéma. Éduquée au nord de l'Europe, pleine de préventions à l'encontre des cigales du Sud, j'ai moi aussi été séduite par ce pays qui m'inspire, comme à tant d'Italiens, des sentiments mêlés de tendresse et de tristesse. Ce que les Italiens exorcisent avec délice et talent par l'auto-ironie. Si le rire est la politesse du désespoir, alors les Italiens sont très désespérés. Car heureusement on rit encore beaucoup en Italie, et ce sens de l'humour transcende les difficultés de la vie quotidienne. On y a aussi le droit de pleurer, d'exprimer sans frein ses émotions, de la colère à la joie. Le soleil finit toujours par revenir. Si un ami italien vous fait de lourds reproches, ne croyez jamais qu'il vous ferme définitivement sa porte. Dans ce pays plus qu'ailleurs, demain est un autre jour.

L'Italie est si contrastée qu'il serait plus correct de parler « des Italies ». Sa longue histoire a commencé bien avant l'unité des Piémontais. L'Italie, comme entité unitaire, n'existe sans doute que tous les deux ans, quand les *Azzurri* partent à l'assaut d'une coupe de football. Le reste du temps, la nation se déchire entre

10 communautés distinctes aux intérêts opposés. Henry Dougier et Christian Lequesne m'ont donné une chance d'essayer de répondre aux questions habituelles de mes interlocuteurs étrangers. L'exercice ici consiste à donner la parole à dix Italiens différents, afin d'éviter la tentation d'un regard partial. Ces grands témoins sont des hommes et des femmes qui ont voulu faire progresser leur pays. Chacun d'eux raconte une période décisive de la transformation de soixante ans de République. Le mythe de l'Italien joyeux avec sa mandoline en prend un coup. L'histoire récente est souvent dramatique, loin de la légèreté véhiculée par les stéréotypes. Les gondoliers peuvent bien chanter *O sole mio* (chanson napolitaine au demeurant) aux amoureux ravis, il suffit de sortir des sentiers battus du tourisme pour constater la pauvreté grandissante, l'absence de services publics, l'inefficacité de l'administration. Les Italiens sont devenus inquiets. Ils doutent de la capacité de leur pays à se redresser. Beppe Grillo et son Mouvement 5 étoiles, créé sur Internet, est selon les sondages le premier parti dans les intentions de vote. Voilà qu'un ancien comique de télévision fait trembler le pouvoir et conditionne les politiques. Il installe des inconnues recrutées sur Internet à la tête des villes les plus importantes du pays. Son slogan est un grossier « Va te faire f... ! ». Avec lui le débat public a sombré dans l'échange d'insultes et de mensonges. Au pays de Machiavel, il a fallu bien des désenchantements pour tomber aussi bas.

UNE PANNE D'INSPIRATION

Le plus grand écrivain italien vivant, Andrea Camilleri, est sévère : « En voyant ce qu'est devenue l'Italie, je me sens coupable. J'aurais voulu faire beaucoup plus, m'engager davantage. Dans l'après-guerre nous nous sommes bien battus, mais nous avions le même objectif : remettre le pays debout. Aujourd'hui cet esprit a disparu. »

En soixante ans, les mentalités ont changé. Les réalités aussi. L'amertume du romancier est à l'image de celle de ses compatriotes. Pour fuir la pauvreté, les Italiens d'avant-guerre partaient aux États-Unis, en Argentine, au nord de l'Europe... Dans l'après-guerre les flux de population sont devenus nationaux du Sud vers le Nord. Il y a eu une brève période de stabilisation de la population. Et aujourd'hui, de nouveau, les Italiens s'envolent vers le reste du monde. À la nuance près que les émigrants ne sont plus seulement poussés par la faim, mais aussi souvent par la recherche d'un monde plus dynamique. Ils sont désormais diplômés de l'université, chercheurs, scientifiques. Beaucoup d'autres restent pris au piège d'un pays en panne. Quatre jeunes Italiens sur dix sont au chômage.

Le pays a récemment connu plusieurs années successives de récession. Du jamais vu depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Quelques indicateurs suggèrent maintenant une reprise mal assurée. Trop faible pour rendre à la population la confiance perdue. Malgré toutes les promesses faites au Mezzogiorno, la pauvreté est trois fois plus importante au sud de la péninsule qu'au nord.

La *mamma* a rendu son tablier. Elle ne fait plus d'enfants depuis longtemps. À partir des années 1970, les Italiennes ont eu moins de deux enfants en moyenne. Et la tendance n'a fait que s'accroître. Au point qu'environ un quart des femmes n'a pas d'enfant et qu'un autre quart n'en a qu'un. On voit souvent autour de la table du déjeuner dominical quatre grands-parents et deux parents réunis autour d'un unique descendant. On est frappé aussi par le nombre d'hommes et de femmes qui déclarent simplement ne pas vouloir d'enfant. Certes, à la différence d'un pays comme la France, l'Italie manque cruellement de structures publiques d'accueil pour les petits, de crèches, de colonies de vacances et de centres sportifs ou culturels pour les plus grands. Les mères trouvent difficilement un emploi parce que le travail manque et qu'elles doivent pouvoir s'occuper elles-mêmes de leur progéniture durant les trois mois de vacances d'été. Les raisons de la désaffection des Italiennes pour la maternité sont certainement plus complexes qu'une simple analyse

socio-économique, mais le fait est que la natalité de l'Italie catholique est plus faible que celle de la France laïque.

UN COUP DE VIEUX

Le pays a ainsi la nation la plus âgée au monde après le Japon. Il faut désormais imaginer Rocco et ses frères avec les cheveux blancs. Un Italien sur cinq a plus de soixante-cinq ans. Si la mortalité augmente, ce n'est pas seulement à cause du vieillissement de la population. Dix ans de vaches maigres ont aussi réduit l'espérance de vie. Selon certaines études, deux millions d'Italiens ont renoncé à se soigner pour des raisons financières. Ce sont surtout des personnes âgées. Heureusement, l'Italie est par ailleurs devenue un pays d'immigration. Elle accueille depuis quinze ans de nombreux nouveaux habitants. Les véhicules aux plaques d'immatriculation polonaises et roumaines font maintenant partie du quotidien. Mais ces dernières années la tendance s'est inversée. Le solde migratoire ne suffit plus à compenser la diminution du nombre d'Italiens. Avec la crise économique, de nombreux immigrés, roumains et marocains surtout, ont quitté le pays. Beaucoup de ces travailleurs peu qualifiés étaient employés dans le secteur de la construction. Le marché a souffert. Ils n'étaient plus payés. C'est ainsi qu'en 2015, pour la première fois depuis la Première Guerre mondiale, la population a diminué. L'Italie est devenue un pays de vieux qui laissent aux jeunes travailleurs un lourd fardeau puisque pour cent personnes en âge de travailler, trente-trois sont à la retraite.

De la place Saint-Pierre, le pape François a raison de dire aux Italiens que les migrants qu'ils sont contraints d'accueillir représentent une chance pour le pays. C'est au moins vrai en théorie, si les seuls calculs démographiques suffisaient à assurer la prospérité. Mais de même que l'Italie n'a pas de politique familiale, elle n'a pas de politique d'intégration de ces nouveaux arrivants. Ils arrivent par Lampedusa et rêvent de continuer le voyage vers l'Allemagne

ou l'Angleterre. C'était possible jusqu'à ce que les frontières de l'Union européenne se referment. Dans les campagnes du Sud, ils sont occupés à la cueillette des tomates pour un salaire de misère. Dans les villes touristiques, ce sont les travailleurs invisibles de l'hôtellerie et de la restauration. Et puis il y a les autres, les oubliés, répartis dans des centres d'accueil sur tout le territoire. On voit maintenant dans les villages toscans des groupes de jeunes hommes africains désœuvrés attendre un bus qui ne passera pas.

Moins de jeunes, cela veut dire une société plus conservatrice. Sur les 5 000 personnes répertoriées dans le *Who's Who* italien, seules 2,5 % ont moins de 35 ans. L'université italienne a les professeurs les plus vieux au monde. La classe politique était jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Matteo Renzi une gérontocratie peu encline à céder ses places, sans trop être contestée. L'électeur a en moyenne cinquante ans. La RAI continue de diffuser éternellement les mêmes programmes conçus il y a trente ans et ses présentateurs vieillissent avec leur public. Les entreprises familiales – qui représentent les deux tiers du tissu industriel italien – sont encore souvent aux mains d'un patron de plus de soixante-dix ans. Un véritable frein à l'innovation.

13

LES BELLES PROVINCES

L'Italie continue cependant d'exercer la même fascination qu'autrefois et les visiteurs sont de plus en plus nombreux. Venise, Naples, Florence, Rome sont autant de musées à ciel ouvert qui ne désespèrent plus même en hiver. Les Anglais venaient autrefois y passer plusieurs mois, c'était le Grand Tour, étape nécessaire pour parfaire l'éducation artistique d'un rejeton de bonne famille. Les Russes y achètent maintenant villas et appartements de vacances et dévalisent les outlets de banlieue où sont vendues les griffes les plus prestigieuses. Les fiancés viennent d'Amérique et de Chine se marier dans un château italien. On continue d'aimer l'Italie et d'y

tomber amoureux. D'une personne, d'un lieu, d'une ville, d'un tableau ou d'un art de vivre. La rencontre est forcément émouvante, esthétique. Comment résister à autant de beauté ? Comment ne pas être ensorcelé par le charme de ces vieilles cités où ont travaillé les plus grands peintres et les meilleurs architectes de l'histoire ? Comment ne pas rêver d'y vivre un moment de sa vie ? Quitte ensuite à déchanter quand la réalité du quotidien sera plus ingrate qu'on l'imaginait. J'ai vu défiler des dizaines d'étrangers – Anglais, Américains, Français... –, d'abord en amour avec l'Italie, la critiquer ensuite féroce­ment comme certains le feraient d'une amante infidèle. C'est que ce pays-là n'en finit pas de surprendre pour le meilleur et pour le pire.

14

Exceptionnelle, l'Italie l'est d'abord par sa géographie. Une curieuse botte bien visible sur les mappemondes. Une longue chaîne de montagnes cernées par les mers. Un pays de courageux montagnards et de marins intrépides. Un pays froid, comme l'a bien raconté Fernand Braudel, où les étés sont brûlants ; la porte de l'Europe vers l'Afrique. Une péninsule où la terre tremble et les volcans fument. Exceptionnelle, l'Italie l'est aussi par son peuple, dont la structure génétique est la plus complexe d'Europe, et par sa capacité plusieurs fois démontrée à revenir au centre de l'Occident.

« Comment ça va en Italie ? » me demande-t-on souvent à Paris. Que répondre ? La route est longue de Trieste à Palerme. Elle traverse des dizaines de paysages, de dialectes, de peuples. Une pierre aux cent éclats toujours différents selon l'angle sous lequel on la regarde. Il faudrait aussi à chaque question que l'on se pose sur la société italienne donner une autre réponse selon que l'on se trouve en Sicile, en Lombardie ou dans le Latium. C'est l'une des difficultés majeures de ce livre. Les Italiens du Nord et du Sud ne se ressemblent que lorsqu'ils sont assiégés, quand un tiers menace leur fierté. L'unité du pays n'a que cent cinquante ans. L'État central projeté par les Piémontais à la naissance du royaume d'Italie n'a jamais complètement effacé les mentalités féodales

anciennes. Les habitants de Sienne et de Florence par exemple, tous toscans, continuent d'entretenir leurs rivalités. Car le provincialisme ici est une vertu.

En dépit de l'urbanisation de l'après-guerre, les Italiens sont encore très attachés aux traditions paysannes. On continue de boire le vin local et de s'offrir l'huile d'olive de la région. Les restaurants d'une ville affichent tous le même menu. La concurrence ne joue que sur la qualité des produits et le coup de main du chef. La vie privée est toujours rythmée par les fêtes religieuses nationales et régionales. Noël et Pâques sont sacro-saints même si les églises sont peu fréquentées. L'été culmine autour du 15 août, fête de la sainte Vierge. Tout au long de l'année, il faut ajouter le jour de vacance que garde chaque commune pour célébrer son saint patron. À force d'attachement aux habitudes familiales et aux rituels, le pays semble parfois immobile, figé dans d'immuables habitudes.

15

LE POUVOIR ÉPARPILLÉ FAÇON PUZZLE

La vie publique est toujours mouvementée. Depuis la sortie de la guerre, rares sont les gouvernements qui ont duré plus d'un an. Les fondateurs de la République avaient si peur d'un retour du fascisme qu'ils ont dilué le pouvoir entre de nombreux acteurs dont le poids respectif est parfois disproportionné. Le Parlement, les juges et les réseaux d'influence parallèle se croisent et contribuent à brouiller les cartes. Pour un étranger, la lecture des journaux est déroutante. Tout le monde a le droit de donner son avis. On s'attarde à l'envi sur « les coulisses » du pouvoir. Comment démêler le vrai du faux du probable et des effets de manche ? « Je n'y comprends rien », m'ont souvent avoué les nouveaux arrivants. C'est qu'au pays de la comédie, on joue celle du pouvoir à guichet fermé. Ce qui alimente l'omniprésence d'émissions de débats politiques où l'on mêle allègrement du matin au soir

avis d'experts, d'élus du peuple et de starlettes. Le public adore. L'Italien moyen regarde la télé quatre heures par jour, un autre record européen.

Je suis arrivée en Italie en plein berlusconisme. L'argent coulait encore à flots. Les Italiens voyageaient, construisaient et, plus prévoyants que leurs dirigeants, pouvaient encore épargner. La vie semblait plus insouciant qu'ailleurs. J'ai eu la chance de travailler pour une chaîne de télévision, en immersion complète dans l'univers culturel contemporain. Je présentais le journal. Toute une aventure. Il m'a fallu découvrir une autre manière de traiter l'information, de la hiérarchiser. Accepter notamment la place faite au quotidien à l'Église catholique, encore très active dans les couloirs du pouvoir, et renoncer une fois pour toutes à expliquer l'idée française de la laïcité, concept considéré irrespectueux des consciences. La vie du Vatican, micro-État dans Rome, fait partie de l'actualité italienne. Les Premiers ministres, tous partis confondus, ne manquent jamais d'y aller saluer le pape qui est aussi l'évêque de Rome.

16

Si j'avais eu ce livre entre les mains, j'aurais gagné du temps dans mon travail. J'aurais eu les clés de lecture de toutes les références qui font le commentaire au quotidien. Les Italiens gardent toujours un œil dans le rétroviseur de leur histoire, heureuse ou douloureuse. Tous les jours la presse célèbre les anniversaires d'événements et de personnalités du passé. Chacun cultive la mémoire de ses héros. Tout comme cet épicier qui, le jour où il m'a considérée comme une cliente fidèle, m'a proposé d'acheter aussi sa marchandise réservée aux habitués : du vin embouteillé à l'effigie du Duce. Les chemises noires n'ont pas disparu et les familles fascistes n'ont renoncé ni à leurs idéaux, ni à leurs réseaux. Chaque année les nostalgiques du genre continuent de se réunir pour saluer la mémoire de Mussolini qui, avant de sombrer dans le nazisme, avait été élu avec enthousiasme.

SOIXANTE ANS DE MÉTAMORPHOSES

Pour illustrer les événements qui ont transformé l'Italie et les Italiens, nous avons retenu dix thèmes. Le miracle économique de l'après-guerre, quand une génération entière a eu la certitude que ses enfants auraient une vie meilleure. La montée du communisme et ses intellectuels qui, bien avant leurs camarades français, s'affranchissent de la ligne soviétique. La violence des années 1970 et 1980, quand le pays bascule dans le terrorisme. Les victoires des femmes, malgré toutes les résistances de l'Église. L'enquête « Mains propres » qui, en 1992, révèle la corruption du système. La montée du séparatisme dans les régions du nord. L'arrivée au pouvoir d'un industriel richissime, Berlusconi. Nous nous sommes aussi arrêtés sur le dynamisme particulier des PME italiennes avec le témoignage d'un entrepreneur. Il fallait aussi évoquer le passage de la lire à l'euro qui a marqué le début du siècle. Relever, enfin, ce qui est peut-être la plus spectaculaire métamorphose de l'Italie contemporaine : sa transformation en terre d'accueil avec l'arrivée massive d'immigrants. Nous aurions pu retenir d'autres thèmes, bien sûr. Ces choix ne sont qu'une tentative de portrait d'une époque.

17

LES BELLES ANNÉES

La période qui nous concerne commence bien. Le professeur Giuseppe Berta, de la Bocconi à Milan, raconte l'énergie extraordinaire de l'après-guerre italien. La reconstruction apporte le bien-être, la grande consommation, les moyens de transport, la culture de masse avec le cinéma et cette fameuse télévision qui contribuera à unifier le pays autour d'une langue commune, sans pour autant tuer les dialectes. Jusqu'à la moitié des années 1970, l'Italie avait un taux de croissance supérieur à la moyenne européenne. Il en faut plus pour être heureux mais c'est suffisant pour

être confiant. Les Italiens s'équipent, dépensent, et dès qu'ils le peuvent se mettent à épargner. On thésaurise pour transmettre un patrimoine à ses enfants. L'héritage est sacré. Les droits de succession sont dérisoires et le resteront.

Avec l'industrialisation se pose naturellement la question de la condition ouvrière et de la participation des salariés aux fruits de ce miracle économique. Les syndicats vont exiger une redistribution des cartes. Le sud de la péninsule n'a pas profité de l'embellie. Le pays est divisé entre un Nord plus riche et un Sud encore plus pauvre. Face à la Démocratie chrétienne, qui mène les affaires, le Parti communiste oppose une lecture marxiste pure et dure des équilibres à construire. Soutenu par des financements soviétiques colossaux, il deviendra le parti communiste le plus puissant du monde occidental. Les Italiens, par familles entières, choisissent de se ranger derrière la croix ou la faucille et le marteau. Dans les villages, on se réunit à l'église ou au siège proche du PCI. Ce Parti communiste unitaire ne résistera pas aux folles années 1960.

18

CHEVEUX LONGS ET MINIJUPES

Après dix-neuf ans de pontificat, le pape Pie XII est mort. Son successeur, Jean XXIII, devient vite « le bon pape ». Ce dernier appelle le bloc de l'Est à un dialogue pour la paix et convoque le concile de Vatican II qui devra moderniser l'Église catholique. Un vent frais souffle sur la place Saint-Pierre. John Kennedy est élu président des États-Unis, qui rend un peu surannés les vieux messieurs de la Démocratie chrétienne. Les Beatles, les minijupes et les cheveux longs sont arrivés. Un désir de liberté s'empare du pays qui va se transformer politiquement et socialement. Les jeunes nés après la guerre ont de l'énergie à revendre et d'immenses ambitions pour leur pays. Rome s'est réveillée. Elle redevient un carrefour d'idées, de forces, de projets. Trois grands témoins racontent leur

militantisme durant ces années de métamorphose complète du pays, années qui parfois se chevauchent : Luciana Castellina, Emma Bonino et Vincino.

Très jeune, Luciana Castellina a été cadre dirigeante du PCI. Elle en a ensuite été radiée. Comme beaucoup de grandes figures du communisme en Italie, c'est une intellectuelle née dans une famille bourgeoise. Son nom est indissociable de celui d'*Il manifesto*, un journal communiste réformiste qui a laissé son empreinte dans toute la gauche radicale d'Europe. Elle a accompagné la transformation d'un parti prosoviétique en un parti européen pro-occidental. Elle est restée célèbre pour son intransigeance (et aussi pour avoir été l'une des plus belles femmes de sa génération).

19

À l'époque, les Italiennes sont encore des êtres inférieurs. En 1966, la jeune Franca Viola fait scandale en refusant un mariage réparateur après un viol, privant ainsi son bourreau d'une chance de s'en sortir. Un violeur pouvait en effet éteindre la peine encourue pour violence sexuelle en proposant à sa victime de l'épouser. Une autre disposition étonnante permettait à un homme d'obtenir une peine réduite s'il tuait son épouse ou sa fille à la suite d'une relation charnelle illégitime. Le délit d'honneur, comme on l'appelle, ne sera abrogé qu'en 1981. Tout va bien donc en Italie, mais un peu mieux tout de même pour les hommes que pour les femmes.

Dans les années 1970, pendant que la gauche a le vent en poupe, la jeunesse prend le pouvoir. Elle réussit à transformer l'école, l'université, la société. L'Église de son côté essuie plusieurs revers, dont le plus important est sans doute son échec à faire abroger le droit au divorce en 1974. Un an plus tard, une nouvelle loi proclame la parité de droits entre époux. Les femmes ont relevé la tête. La *mamma* veut définir seule son destin. Les jeunes filles ont brûlé leurs soutiens-gorge dans la rue et tiennent des réunions dont les hommes sont exclus. Il aura fallu la virulence du féminisme italien des années 1970 pour faire de l'Italie d'aujourd'hui un des pays où les droits des femmes sont le mieux protégés en cas de divorce et de maternité. Notre témoin de cette transformation, Emma Bonino, ancienne

commissaire européenne et ministre des Affaires étrangères, est une figure de proue parmi les jeunes femmes qui ont contribué à la transformation de la condition féminine dans un pays dominé par les hommes. Par ses qualités intellectuelles et sa détermination en politique, elle est la seule femme qui aurait pu devenir récemment présidente de la République.

LES ANNÉES DE PLOMB

20

En France on a eu mai 68, en Italie on dit 68 tout court. Le mouvement de contestation des institutions établies va durer bien plus qu'un printemps. Pendant une décennie, l'Italie tangué. La contestation politique s'envenime, plus violente. Jusqu'au terrorisme. L'extrême droite est mobilisée. Tous les pouvoirs occultes s'affrontent. Des tentatives plus ou moins crédibles de coups d'État se jouent. De Washington à Moscou, on s'affronte pour jouer des cartes ennemies dans ce pays qui est le dernier bastion occidental avant l'empire de l'Est. Ce sont ce qu'on appellera plus tard les années de plomb avec notamment l'assassinat du chef de la Démocratie chrétienne, Aldo Moro, par les Brigades rouges en 1978.

Mes collègues m'ont raconté leur peur d'aller à l'école à Rome, peur des bombes, peur de tomber sur une faction rivale. Il y avait les lycées rouges de gauche et les noirs de droite ou d'extrême droite. Par l'habillement, la coiffure, on affiche sa sensibilité politique. La radicalisation de droite ou de gauche va durer longtemps et il est encore difficile aujourd'hui de mélanger, par exemple, des amis de bords opposés. Comme on affiche son identité régionale, il est de bon ton d'afficher sa sensibilité politique ou son équipe de football préférée. Quitte d'ailleurs à changer de camp un jour. Le choix le plus suspect reste l'absence de passion.

Certains des terroristes de l'époque ont purgé leur peine et sont récemment sortis de prison pour mener dans l'ombre une vie

tranquille. D'autres ont trouvé l'asile politique en France. Vincino, notre grand témoin de ces années violentes, n'a pas été terroriste mais un acteur passionné de ces années de bagarre. Il n'a jamais perdu le virus de la politique et encore moins le sens de l'humour. C'est maintenant le meilleur dessinateur de satire politique du pays. Il décode mieux que personne les manœuvres souvent brouillonnes de politiciens.

En 1978 un Polonais est élu pape. Pour la première fois le trône de saint Pierre est occupé par un étranger. Les Italiens sont déçus. Ils n'ont pas tout perdu : le numéro deux du Vatican est toujours italien et la curie romaine est toujours solidement tenue par... des Italiens.

Les belles années du miracle économique sont finies. À ce moment-là, la courbe de la croissance économique passe sous la moyenne européenne. Les patrons peinent à trouver un second souffle et le syndicalisme ne lâche rien. Les travailleurs salariés de l'époque ont des droits à faire pâlir d'envie les jeunes d'aujourd'hui. Les fonctionnaires sont inamovibles et finissent souvent leur journée à 14 heures. Ils peuvent avoir une autre activité, privée, pendant leurs heures libres. On parle en Italie de « baby retraités ». Dans certains métiers il est possible de prendre toute sa retraite à cinquante ans.

21

1992, UNE ANNÉE CHARNIÈRE

Il y a toutefois encore beaucoup d'argent en circulation. Dans les années 1980, la corruption prend en Italie une ampleur sans précédent en Europe. Elle envahit tout. Les entreprises s'habituent à distribuer des pots-de-vin, les politiques à s'enrichir, et la dette publique s'appesantit. Il faudra une thérapie de choc et ce sera le second séisme qui va tout changer. En 1992, un pool de magistrats s'attaque au problème. Le juge Di Pietro, le plus médiatisé à l'époque, fera ensuite une incursion en politique avant de se retirer des affaires publiques. À ses côtés, notre grand témoin fut davantage

l'homme des dossiers. Gherardo Colombo revient volontiers sur cette époque et en tire des conclusions sans complaisance sur les rapports de ses compatriotes avec la légalité.

Les magistrats de Milan ont-ils réussi à changer les habitudes du monde des affaires ? Chaque année Transparency International continue de décerner à l'Italie son bonnet d'âne. Selon ce classement qui mesure la perception de la corruption, l'Italie est plus corrompue que la Grèce ou la Roumanie et, parmi les pays de l'Union européenne, seule la Bulgarie fait pire. Les médias rapportent chaque semaine de nouvelles affaires de pots-de-vin. Les grands chantiers les plus récents, comme la digue de Venise et l'autoroute Salerne-Reggio de Calabre, ont été les nids de gigantesques scandales. L'Expo de Milan est sous enquête. Une entreprise du secteur sanitaire sur trois est sous enquête pour corruption. L'évasion fiscale, autre travers chronique du pays, continue de coûter chaque année des sommes faramineuses au budget de l'État. Berlusconi, condamné pour fraude fiscale, avait lancé en public qu'il fallait être idiot pour payer ses impôts. L'exemple vient du haut. Au quotidien, pour le consommateur en tout cas, le prix des marchandises et des services n'est pas le même selon que l'on paie comptant ou par carte.

Encore fraîche dans la mémoire des Italiens, l'opération « Mains propres » des années 1990 a conduit de nombreux patrons et politiques en prison. Certains se sont suicidés. Bettino Craxi, le leader du Parti socialiste, a fui en exil, à Tunis, et n'a jamais remis les pieds dans son pays. Les partis de gouvernement ont imploré. Complètement discréditées, les deux grandes formations au pouvoir, la Démocratie chrétienne et le Parti socialiste, ont disparu sous le tsunami des affaires les concernant. Les Italiens parlent d'ailleurs de ce tournant comme du passage à la « seconde République », un abus de langage pour désigner un changement d'époque. Ils sont déboussolés. La scène politique est une page blanche à remplir.

Dans le Nord, les habitants des régions riches ne veulent plus payer pour le Sud et s'enthousiasment pour Umberto Bossi et sa Ligue, qui prône une Italie de type fédéral. Les indépendantistes

ont toujours existé mais comptent bien cette fois s'engouffrer dans la brèche ouverte. Le discours est sommaire, le folklore haut en couleur. L'unité d'un pays corrompu et où les transferts de richesse vont toujours du Nord vers le Sud est officiellement remise en question. Bossi finira par obtenir des transferts de compétence de Rome vers les régions qui, aujourd'hui encore, déterminent les réalités quotidiennes. Tous les Italiens savent que mieux vaut être hospitalisé à Milan qu'à Naples tant la qualité de la santé publique diffère d'une région à l'autre. Un journaliste célèbre dans la sphère séparatiste, Gianluca Marchi, nous explique pourquoi il a passé sa vie à poursuivre le projet d'une autre Italie et comment aujourd'hui cette Ligue en laquelle il a tellement cru s'est implantée dans l'ensemble du pays. Quitte à y perdre son âme.

En 1992, à Milan, un industriel en vue a perdu les relais qui le soutenaient. Ses affaires sont étroitement liées au cadre réglementaire. Il est déjà dans le salon de toutes les familles avec ses chaînes de télévision. Sa réussite fait rêver. Silvio Berlusconi saisit sa chance. Il a un boulevard devant lui. En 1994, Forza Italia gagne les élections. Les partis socialiste et démocrate-chrétien sont officiellement dissous. Le *Cavaliere*, c'est son titre, s'installe aux commandes du centre et de la droite, et récupère une partie des socialistes et de la Démocratie chrétienne. Il promet de moderniser le pays et, comme il a bien mené sa barque, les électeurs le croient.

Qu'il soit au pouvoir ou pas, Silvio Berlusconi va régner pendant vingt ans sur la vie politique dont il est encore aujourd'hui un acteur. En fait, les vrais berlusconiens se comptent sur les doigts de la main. La plupart de ceux qui ont voulu voir en Berlusconi un vrai réformateur se sont éloignés du chef. Comme Dario Rivolta, son ancien chef de cabinet en affaires – en Italie on dit chef du secrétariat – qui nous livre un témoignage exceptionnel sur les raisons qui ont permis à un entrepreneur de prendre en deux ans la tête de son pays. On pense évidemment aujourd'hui au succès de Donald Trump en Amérique, dont le *Cavaliere* a été un précurseur. Les deux hommes sont partis d'une réussite dans l'immobilier

et partagent un sens inné de la communication directe. Dans les deux cas, ils ont promis d'appliquer au pays les recettes qui avaient fait leur fortune. Les résultats de Berlusconi en Italie ne garantissent pas le succès de la méthode.

La seule année 1992 est en fait si riche de rebondissements qu'elle aurait valu à elle seule plusieurs chapitres. 1992, c'est aussi l'assassinat en Sicile des juges anti-Mafia Falcone et Borselli, le début d'une longue guerre entre l'État et la criminalité organisée. L'État gagne la partie en Sicile. La Mafia y est progressivement décapitée. Mais la pieuvre a trop de tentacules pour disparaître. Cosa Nostra perd du terrain. En Campanie, la Camorra est de plus en plus puissante. Et la N'dranghetta calabraise ne cessera de s'affirmer et de s'exporter : elle est aujourd'hui considérée comme l'une des quatre organisations criminelles les plus dangereuses au monde. La criminalité organisée est toujours aussi présente sinon plus en Italie. Mais elle a changé de visage. Les *boss* incarcérés se font remplacer sur le terrain par leurs femmes et envoient leurs fils dans les meilleures universités. Le business de l'accueil des migrants est devenu plus juteux que celui de la drogue. L'argent est recyclé dans de belles entreprises. C'est maintenant un pan de l'économie réelle.

Il faut dès lors, quand on parle d'Italie, parler aussi d'économie souterraine. Qu'elle soit liée à des activités légales ou illégales c'est officiellement 13 % du produit intérieur brut (PIB). Certains l'évaluent plutôt à 20 %. La réalité est par définition difficile à appréhender.

Quand les temps sont durs, la solidarité familiale et cette économie souterraine permettent aux Italiens en difficulté de traverser la tempête. L'État est tolérant. L'extraordinaire impopularité de l'ancien commissaire européen Mario Monti, devenu président du Conseil, s'explique d'abord par sa décision de lutter contre la fraude fiscale. Si les Italiens se sont plutôt amusés de voir saisis les yachts de luxe de quelques tricheurs de haut vol, ils ne lui ont pas pardonné de devoir produire un ticket de caisse pour toute transaction, si petite soit-elle. Avec lui, l'État allait trop loin dans la sphère privée.

L'ESPRIT START-UP

L'Italie qui marche est le sujet le moins prisé de la presse transalpine. Selon le vieil adage, « Un train qui arrive à l'heure n'est pas une nouvelle ». Pourtant l'économie italienne ne se contente pas de faire arriver souvent les trains à l'heure. Elle est aussi capable d'innover, de s'adapter, de répondre très vite aux besoins du marché. L'esprit start-up fait partie de son patrimoine. La prospérité du pays est souvent le fait de petites et moyennes entreprises créées en famille par des bourreaux de travail, des passionnés. Dans la mécanique, la mode, l'agroalimentaire, la chimie, les Italiens occupent des places d'excellence. Ce sont ces entreprises de moins de cent salariés qui donnent du travail à huit Italiens sur dix. Elles sont surtout présentes dans le Nord, entre l'Émilie-Romagne, la Lombardie et la Vénétie. Il nous a été particulièrement difficile de trouver un grand témoin disponible parmi ces patrons peu habitués à se raconter et dont les journées sont calculées au chronomètre. Desio est une petite ville près de Milan qui à elle seule symbolise ce dynamisme des PME du Nord. La crise économique est passée par là. La richesse n'y est plus aussi ostentatoire qu'il y a vingt ans. Giacomo Mariani, pendant ce temps, a réussi à créer une société exemplaire de production de cosmétiques. Il s'est livré avec réticence à un exercice auquel il n'était pas coutumier. Son témoignage n'en a que plus de valeur. Dans son récit transparait aussi le désamour des Italiens pour l'Europe.

25

L'EUROPE INDIGESTE

Un thème cher à l'ancien président du Conseil Giuliano Amato, l'un des Italiens qui a le plus œuvré en faveur de l'ancrage de son pays dans l'Union européenne. Aujourd'hui juge à la cour Constitutionnelle, il incarne pour les Italiens l'intégrité incontestée face à une classe politique discréditée. C'est l'homme des travaux

pénibles. Celui qui a dû remettre en ordre à plusieurs reprises les comptes d'un État cigale. Ce qui ne l'a pas rendu populaire. Comme un professeur dont on sait qu'il a raison mais qui empêche les souris de danser, les Italiens le respectent et ne l'aiment pas beaucoup. Le président Amato raconte ses souvenirs de redressement des finances publiques et l'arrivée en Italie de l'euro. Une monnaie maudite par la plupart de ses compatriotes parce qu'elle a correspondu à une augmentation significative des prix à la consommation. C'est le début du désenchantement européen. Les Italiens qui étaient les plus europhiles de tous les citoyens de l'Union vont commencer à imaginer qu'ils pourraient prospérer sans elle.

26

UNE TERRE D'ACCUEIL

Une autre ancienne ministre n'est alors qu'une jeune Congolaise venue faire ses études en Italie. Elle arrive dans un pays où la population était en écrasante majorité autochtone et blanche. Cécile Kyenge, avec un nom imprononçable pour un Italien, est un exemple d'intégration réussie. Elle est très populaire. Son parcours de médecin, puis de ministre, lui a donné une visibilité qui lui a valu aussi d'être exposée au racisme ordinaire. Épreuves qu'elle traverse avec une dignité exemplaire. *L'onorevole* Kyenge est une protagoniste de référence dans la métamorphose la plus visible de ce pays. En vingt ans, l'Italie a rattrapé les autres pays européens dans l'accueil de personnes originaires d'Asie et d'Afrique, ceux que l'on appelle les « extra-communautaires ». Il faut se souvenir que l'Italie était traditionnellement un pays d'émigration et n'était pas une grande puissance coloniale. Le métissage généralisé de la population est une nouveauté des quinze dernières années. L'Église, relayée par les paroisses, est très active dans l'accompagnement des nouveaux arrivants. L'État semble encore pris par surprise. Avec quelques autres, Cécile Kyenge réussit à faire bouger les lignes. Elle représente mieux que personne la force de ces nouveaux Italiens.

Tous ces intervenants sont encore en activité et continuent de militer, de produire, de travailler à une Italie meilleure. Il leur a été à tous difficile de trouver le temps nécessaire à ces entretiens et je les en remercie. Je leur suis particulièrement reconnaissante d'avoir accepté de contribuer à ce portrait doux-amer de leur pays à un moment critique de son histoire. Nous avons eu beaucoup de plaisir à nous remémorer les actes de courage, de ténacité, d'enthousiasme qui ont marqué ces décennies et nous avons partagé, avec humilité, je crois, le souci que nous nous faisons pour nos enfants.

1

Giuseppe Berta

Professeur d'histoire industrielle

LES BELLES ANNÉES DU MIRACLE ÉCONOMIQUE

29

En 1946, l'Italie doit renaître, après les horreurs du fascisme, de la guerre, des destructions et des déportations. Le Duce est mort, exécuté sans procès par des partisans. Le roi a fui en exil. L'écusson des Savoie ne figure plus sur le drapeau national. Un président de la République est désigné avec un rôle honorifique et représentatif. Le président du Conseil des ministres dirige le gouvernement. Le pays avait subi de terribles dégâts matériels. Bâtiments, navires, lignes de communication... Il faut reconstruire. La vie publique s'organise autour des catholiques de la Démocratie chrétienne, toujours au centre de coalitions qui sont pour les Italiens le meilleur vaccin contre un régime autoritaire. De l'opposition, les socialistes et les communistes participent activement à l'effort qui s'engage. Partenaires fondamentaux de l'après-guerre, les États-Unis joueront un rôle essentiel avec les aides du plan Marshall. En vingt-cinq ans, l'Italie va connaître un boom économique spectaculaire. C'est l'époque où les enfants jouent avec des yoyos, des Pinocchio en bois et des meccanos. Les parents lisent des romans photo en noir et blanc, une invention italienne. L'ombre de Mussolini s'efface. Libérés de leur obligation de produire de la propagande fasciste, les studios de Cinecittà vont faire rêver le monde entier. À Rome on tourne les péplums américains, *Ben-Hur*, *Cléopâtre* ; la belle Anita Ekberg se baignera dans la fontaine de Trevi devant la caméra de Fellini. La vie n'était vraiment douce que pour une poignée de privilégiés mais l'optimisme était un luxe accessible à

tous. Le miracle économique est dans la mémoire des Italiens la meilleure période du XX^e siècle.

Dans un immense building ultramoderne, au centre de Milan, la célèbre université Bocconi forme aujourd'hui l'élite managériale italienne. L'atmosphère est studieuse. Les jeunes les plus ambitieux viennent de toute la péninsule y chercher les clés d'un avenir prometteur. Le professeur Giuseppe Berta enseigne l'histoire industrielle. C'est une référence incontournable en la matière. Entre la fin des cours et son train pour Turin, il nous a donné une leçon particulière sur fond de souvenirs de famille.

30

“ J’enseigne à Milan et je vis à Turin, deux des trois villes avec Gênes qui ont engendré la formidable expansion de l’Italie moderne. Le pays sort de la guerre en mauvais état. Les bombardements y ont fait de gros dégâts, détruisant immeubles et infrastructures, certes moins qu’en Allemagne, qu’au Japon, et peut-être aussi même moins qu’en Grande-Bretagne. L’Italie est traumatisée. Jusqu’en 1945, elle avait été divisée en deux entre le Nord et le Sud. Il y avait eu deux monnaies différentes en circulation : les liras du Sud, nommées *AM lire*, émises par les Anglo-Américains, et les liras du Nord. Les circuits de l’économie nationale étaient coupés et les problèmes sociaux importants, chômage, mauvaise nutrition de la population... Il fallait reconstruire un projet commun de société qui avait été compromis par la présence sur le sol national d’armées belligérantes.

Toute la grande industrie était concentrée au nord où, pendant la guerre, les usines avaient eu une double vie : le jour, sous le contrôle de l’occupant nazi, la nuit, comme refuge de la résistance. L’opposition s’y rassemblait. Beaucoup de partisans y fabriquaient des armes, les y cachaient ou plus simplement s’arrangeaient pour compromettre le rendement de l’usine afin que les nazis n’en profitent pas. Durant la guerre les grandes usines, comme Fiat, étaient devenues des centres d’agrégation de la vie politique et de la vie

sociale. On y trouvait des cuisines où les ouvriers allaient se nourrir et chercher le bois nécessaire pour chauffer les maisons privées de charbon. À Turin, par exemple, où il y a deux grandes équipes de football – la Juventus de la famille Agnelli (Fiat) et le Torino, l'équipe antagoniste –, on se souvient encore que pendant la guerre, Fiat a enregistré les footballeurs du Torino comme ses travailleurs pour éviter qu'ils soient déportés en Allemagne.

Le cinéma néoréaliste est parfait pour représenter l'époque. Il faut voir *Le Voleur de bicyclette* de Vittorio De Sica, l'histoire d'un ouvrier auquel on vole la bicyclette dont il a absolument besoin pour aller travailler. C'est un portrait parfait de l'Italie d'après-guerre. Avec la pauvreté totale de l'instant et, en même temps, une grande espérance pour l'avenir. En effet, si aujourd'hui notre population est l'une des plus âgées au monde, elle était à l'époque extrêmement jeune. Ce qui est très important pour comprendre l'histoire et la force du miracle économique.

Les antifascistes sont au gouvernement. La fracture entre démocrates-chrétiens, alliés centristes, communistes et socialistes, n'aura lieu qu'un an plus tard, en 1947. Les partis politiques ont tous le même mot d'ordre : « Reconstruire ». Il faut refonder les bases politiques du pays, le royaume est devenu une république, il faut penser un nouveau système démocratique sur de nouvelles données sociales et économiques. La nation est pauvre mais pleine d'attentes et d'ambitions pour l'avenir. C'est ainsi que tout a démarré : la pauvreté bien réelle est alors ressentie par les Italiens comme l'occasion d'entreprendre un grand mouvement de mobilité sociale.

Sur le plan économique, l'Italie revient progressivement à la normalité après avoir produit de manière fragmentée pendant la guerre soit pour ne pas aider l'occupant, soit à cause des bombardements et des perturbations constantes des fournitures d'énergie. Dans la plupart des entreprises, c'est le retour des propriétaires et de leurs managers qui avaient été écartés à cause de leurs inévitables compromissions avec le régime fasciste. Mais tout le monde sait que des